

Les écrits

IES ÉCRITS

Lettre de l'île

Mireille Diaz-Florian

Numéro 162, été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98086ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Diaz-Florian, M. (2021). Lettre de l'île. *Les écrits*, (162), 46-55.

LETTRE DE L'ÎLE

*Sans doute riez-vous du rêveur
Qui voyait des fleurs en hiver*

Franz Schubert *Voyage d'hiver*

Tu t'étonnes, dis-tu, dans ton dernier message, de mon départ dans l'île, dans cette île surtout où l'hiver bat son plein de neige et de glace. J'oserai te dire que je ne suis pas loin de partager ton questionnement. Pourtant j'y reviens, tu le sais. Elle s'accorde aux saisons de ma vie. Plus exactement, elle se situe à chaque rendez-vous important de mon travail. Peut-être, est-ce la même chose. Chaque instant d'écriture, au fond, correspond à une étape personnelle.

Je pourrais te dire cela autrement. Je chercherais dans le désordre des manuscrits, les indices de lieu et de temps, pour établir une chronologie précise. Ou bien on ouvrirait, à partir des années 90, la mémoire numérique des disquettes, que l'on qualifie de ce terme très significatif de «sauvegarde». J'en souris maintenant. Mais à mes débuts, tu te rappelles, j'étais en permanence hantée par la peur de perdre mes textes. Tu riais de me voir porter le manuscrit directement chez l'éditeur et à la Société des auteurs. Le mérite de l'âge est de nous accoutumer à la perte.

En matière d'écriture, on apprend cela presque comme une discipline. On roule en voiture et l'idée fuse. On a envie de la fixer. On se montre assuré de son intérêt, on peut même à haute voix se féliciter. On n'a rien pour noter. On s'est offert le dictaphone le plus sophistiqué pour ne rien perdre de nos éclats de génie. Mais ce matin-là précisément, on l'a oublié. On se sent soudain ruiné. On tente un procédé mnémotechnique inutile. Déjà les contraintes de la circulation ou le changement du programme musical nous ont détournés de cette piste. Heureusement ! Il est rare que ce trait de débutant égotiste ait quelque chose à voir avec le travail souterrain de l'écriture.

-

Ou alors, rien ne se perd parce qu'écrire est un état permanent. Une sorte de fil d'Ariane nous relie au texte en cours ou à venir. Cela m'a toujours donné l'impression d'être environnée de fantômes, dans les lieux familiers ou absolument étrangers. Reste, bien entendu, les petits carnets, que tu connais, dans le fond du sac, sur la table de travail. Ils ont toutes les formes, sont tous inachevés. C'est le seul achat compulsif que je maintiens. Pour l'avoir très tôt initiée, ma petite fille en est la fidèle complice. Ils jalonnent mon parcours quotidien, justifient mes haltes dans les cafés, pour griffonner une scène,

marquer le nom d'un personnage ou le titre qui s'impose. Ce sont des petits cailloux à semer pour me retrouver, ou me perdre, dans les abandons, les allers-retours.

Je m'amuse lorsque je retrouve, au détour d'une page, le thème sur lequel je travaille, déjà inscrit en quelques lignes, alors que j'avais l'impression de m'engager dans une toute nouvelle histoire. De là à remettre en question l'idée de la nouveauté, il n'y a qu'un pas que je franchis avec bonheur. Retrouver l'embranchement d'une route que je n'emprunte que des années plus tard me rassure. J'en déduis que le trajet reste à faire et que le signe avant-coureur prend tout son sens. J'observe souvent avec plaisir que l'idée a évolué, le plus souvent en mieux, comme s'il avait fallu une période d'incubation et d'affinage.

L'île me donne, plus que tout autre paysage, les deux dimensions propices à l'écriture : une durée figée que rythment les fluctuations de la lumière et l'espace clos. L'hiver canadien renforce cet état. Les chalets alentour sont vides. Une neige épaisse étanche les bruits. De ma table de travail, j'aperçois le fleuve. Mon fleuve.

Je laisse venir à moi ce paysage. Il est là comme un tableau dont les couleurs évoluent, du flamboiement glacé du matin au bleu dur du jour, jusqu'au dégradé mauve du couchant. Entre les érables et les bouleaux noircis par le contre-jour, je reste à regarder la dérive des glaces, le poudroïement de la neige arrachée par le vent et la dilution des teintes.

Toi, tu aimerais davantage la surprise d'un bateau, énorme porte-conteneurs, chargé de grues, qui, dans un craquement sec de la glace, apparaît soudain entre les branches. On dirait qu'il frôle la rive, prêt à s'échouer. Je crois que ce doit être la seule animation dans ce coin de l'île, avec quelques visites de ma logeuse, toujours intriguée par mes manières d'ermite.

-

Lorsque je vais au village, je me sens comme engourdie dans les replis de l'écriture et j'ai hâte de revenir. Le retour est d'ailleurs un moment privilégié, sorte de prologue à la contemplation de ce cadre, où la brèche du fleuve s'ouvre aux limites du ciel et des étendues de terres. Il suffit que le vent balaye violemment la neige pour que la route se confonde dans la blancheur du paysage. On revient pour ainsi dire sous le charme. Je ferai à pied les

quelques mètres de la descente qui mène à mon chalet. Les grands arbres gémissent. L'ombre a déjà envahi la falaise. Et les blocs de glace du Saint-Laurent filent vers la pointe de l'île, affronter les marées.

Je vais allumer le poêle à bois et attendre la nuit. Je travaillerai demain. Le retour au pays des hommes me plonge dans un état incertain. Je n'ai pas le téléphone et le simple fait de monter dans une voiture et d'entrer dans une épicerie provoque bizarrement une inquiétude. C'est comme si je mesurais ma solitude à l'aune des convenances. J'entends la petite voix qui me taraude pour me rappeler, de l'autre côté de l'océan, mes rôles imparfaits d'épouse, de mère, de grand-mère, d'amie, de scénariste.

Pourtant aucun de ceux qui me sont proches ne semble préoccupé de cette absence. Ils ont admis de longue date, ma passion insulaire, qui après tout ne fait que conforter le stéréotype de la tour d'ivoire. Non, c'est moi qui cultive le sentiment d'être indispensable. Tant d'années à me dépouiller de cette idée! Je te vois en sourire. Je dois t'avouer que l'île est aussi le lieu de mes conflits. Je ne veux pas parler de la difficulté d'écrire. Lorsque je pars ainsi, je sais que le texte est en phase de finition. J'ai besoin de la ville, de sa confusion bruyante, des assauts du monde et des autres pour les premières pages.

Non, ce que je regarde ici, dans ce miroir d'absolu, c'est plutôt le visage grossi de mes angoisses. Cela va débiter généralement avec la nuit. Elle n'est jamais noire. La neige, et surtout par temps de lune pleine, maintient une lumière filtrée dans le sous-bois. Les branches dépouillées laissent passer le clignotement de la rive continentale. Rien n'est jamais assez sombre pour pouvoir suggérer l'état brut de ma peur. C'est une peur ontologique. J'ai longtemps cru qu'il s'agissait de la crainte de mourir. Ce n'est pas cela. Notre âge a inscrit cette éventualité dans le quotidien et nous avons vu ceux qui ont fait le passage avant nous, s'éloigner sans rien d'autre que notre chagrin de vivants.

-

Ce qui me saisit, c'est ma terreur d'enfant, intacte. Le verbe saisir est le seul qui me vient pour te décrire cette sensation physique, palpable au sens où je peux lire son inscription charnelle. J'ai la sensation de toucher ma peur, sans la connaître. Elle est mon mystère, et paradoxalement une force tangible. Je la capte comme un flot de particules qui circule avec la même pulsation que

le sang au poignet. La langue touche juste, lorsqu'elle parle de la peur au ventre.

En ville, je peux téléphoner, sortir, agir. L'île interdit le subterfuge. Je me place, droite, dans ma nuit intérieure avec bien sûr, quelques secours, la tasse de thé, la musique, que j'écoute avec parcimonie à ce moment-là, car même le *Quintette en do majeur* de ce magicien de Mozart peut alors résonner douloureusement et accentuer mon désarroi. Je ne peux lire aucun texte. J'écoute ma peur, j'ose me moquer de moi, mais sans grande conviction. Les heures se ralentissent. Elles peuvent me conduire jusqu'à l'aube.

Je rapatrie des lambeaux de mémoire. La boucle de l'âge ? J'ai deux ans. Je devrais m'endormir, mais l'air de la chambre se peuple d'ombres furtives. Je sais que ma mère m'a laissée puisque je ne la verrai pas, ni ce soir-là, ni le lendemain. Je ne manque de rien pourtant, pas même de tendresse, chez cette tante au visage de porcelaine. Mais j'ai besoin du jour et surtout des allées tracées bien droites du jardin. J'aperçois la petite fille dans ce jardin. Elle n'ose pas aller jusqu'au bout. Une légère pente rend la limite infinie, au bord du ciel vide.

Ou alors, je marche derrière mon père, sur un chemin dans des taillis très épais. Je règle mon souffle, pour ne pas me laisser distancer. Nous montons de la petite gare jusqu'au village de mes grands-parents. Il a hâte d'arriver. Je crois qu'il ne connaît pas vraiment le pas de l'enfant. Elle est très maigre. Je reconnais mon énergie pourtant. De grands sapins noirs annoncent l'arrivée au village. Je me glisse près du foyer, pour calmer, plus que l'essoufflement, la peur d'une immense solitude.

Plus tard, j'éprouverai plus lucidement ce basculement de tout mon être. Envahie par l'émotion d'avoir donné la vie à un enfant, je regarde les jardins de l'hôpital et leur automne lumineux. Anéantie d'exister. Seul l'épuisement du corps et des larmes me rattache au présent. L'allée du jardin de l'enfance devrait me paraître bien familière, puisque j'ai osé y placer un autre enfant. Mais le ciel, à l'autre bout, est vide.

-

Je crois que l'île est là, dans cet infini. Ce n'est d'ailleurs pas propre à la dimension si particulière de l'espace américain. L'île grecque que tu connais mieux, m'a accueillie avec le même vide, la nuit venue. Seules les couleurs

changeaient et le bruit des vents qui ameutaient les vieux démons. Mais j'avais la force alors, d'attendre l'aube, pour me rassasier des bruits de la criée sur le port et plus tard de l'arrivée du ferry. Ce qui pourrait surprendre, ce serait mon obstination à me confronter à cette peur, dont je sais qu'elle est inhérente à mon insularité. Que dirais-tu, si j'ajoutais, le mot singularité, par jeu, jeu de mots, jeu de vie?

J'ai une certitude, celle précisément qui justifie ma présence ici. L'écriture me sert de pont. J'ai toujours vu dans les ponts, je ne sais quelle beauté de calligraphie. Ici le grand pont de l'île est un signe au métal épuré. Lorsque je le traverse à mon arrivée, je sens le franchissement du seuil. Je vais dans l'espace ambigu où déambulent mes personnages d'encre. Le péage se monnaie en heures de travail apaisé ou en minutes lentes d'intimes terreurs.

-
Aujourd'hui, le mercure est remonté de quelques degrés, même s'il reste largement en dessous de zéro. Le paysage en est transformé. Le fleuve est soudainement encombré de glaces qui s'entrechoquent pour tourner sur elles-mêmes, emportées par un courant plus fort. On entend le chant de quelques oiseaux. Les écureuils s'arrêtent sur la neige au soleil, avant de reprendre leur approche acrobatique près de ma poubelle. J'ai allongé ma promenade et les pauses pour regarder l'horizon devenu brumeux.

C'est un jour annonciateur du printemps, qui viendra ici sans transition, dans quelques semaines. On verra la terre gonflée d'eau miroiter entre les érables. La nuit, la débâcle des glaces donnera au fleuve sa présence de titan. Puis durant quelques jours, le ciel laiteux va s'obscurcir, traversé des nuées d'oies, exactes au rendez-vous migrateur. Elles s'abattront, par vagues successives et ordonnées, pour une halte au cap Tourmente, avant de gagner le nord du continent.

Je voudrais te parler de l'épuisement de l'écriture, ou plutôt du véritable travail physique que requiert cette activité. J'écoutais récemment une concertiste parler de sa vie quotidienne, où la répétition des œuvres incluait, pour une large part, un travail d'adaptation corporel à l'instrument. Ses propos, notamment la description de ce qu'exigeait d'elle la posture devant le piano, ont éclairé tout un pan de ma propre vie.

Je me suis rappelé d'abord que la gestuelle du musicien, lorsqu'il s'approche

de son instrument, me touche avant même le début de la musique. Cela est renforcé par le silence, si puissant lorsque le chef d'orchestre lève la baguette. Le violoniste surtout, qu'il soit dans un orchestre symphonique ou dans la rue, m'émeut par la façon dont il incline sa tête. On dirait qu'il commence à écouter battre le cœur de l'instrument, avant de s'autoriser à sortir un son. Sais-tu qu'une des dernières pièces posées par le luthier s'appelle l'âme? Comment ne pas s'émerveiller de la justesse des mots! N'est-ce pas la touche que nous voudrions parfaire: placer délicatement sous le chevalet, l'âme de chaque écrit et... Que nous écoute le lecteur!

L'écriture exige une approche complexe tant les implications mentales et affectives parasitent le geste. Mais j'en perçois la nécessité. Il m'arrive de penser avant d'écrire, aux représentations de l'écrivain. Je suis surprise de la ressemblance entre la position du scribe égyptien et celle d'un moine bouddhiste en méditation. Je n'ignore pas qu'il y a pour l'un le souci de la représentation officielle, pour l'autre un état spirituel. Mais le lien a du sens pour moi.

J'y perçois une question sur la manière d'écrire, en même temps qu'une réponse partielle. Le corps est impliqué d'une manière essentielle, liée aux outils comme à la quête intérieure. Il participe de ce travail et de ce qui est parfois, trop rarement, le sentiment d'un aboutissement. Tu le sais, cette sensation que «c'est bien ça», qu'en tout cas, on n'y peut rien changer. On s'approche alors, sinon du sourire bienheureux, à tout le moins de l'acceptation.

L'âge m'a appris à dissocier les étapes pour inscrire mes activités dans un protocole qui n'exclut pas mon corps. Sans doute est-ce la raison de mes promenades qui sont des préliminaires indispensables. La marche ici au bord du fleuve, ou ordinairement dans Paris, me prépare à la halte de l'écriture. J'observe ensuite que m'asseoir, suppose une approche différente selon que je m'adapte au clavier et à l'écran de l'ordinateur ou que j'ouvre un carnet en prenant le stylo plume. Dans tous ces gestes, je reconnais une disposition, je pourrais dire intrinsèque à l'acte d'écrire. J'ai l'impression d'aller ainsi de la nature de l'instrument à mon humble recherche musicale.

Écrire se place dans le mouvement. En cela l'idéogramme me fascine. Une édition bilingue de haïkus me le confirme. Je lis la traduction, bien sûr. Je reconnais, pour l'éprouver chaque jour, (ne sommes-nous pas tous les deux des lecteurs quotidiens de poésie?) la densité des mots. J'ai envie de dire la

gravité, dans l'acception que lui donne le physicien. Quand je regarde le texte japonais, je lis dans le signe, le tracé vivant du calligraphe. Cela me bouleverse. Je le sens être au monde dans son mot écrit, qui adresse jusqu'à moi sa présence tangible.

-

Moi, je ne peux travailler ni à genoux ni en tailleur. Je bouge, je marche dehors ou vers la fenêtre, je m'appuie sur la table, je me recule de l'écran, je plisse les paupières pour relire, éprouver ainsi je ne sais quelle distance avec le texte. Si j'écris sur une feuille, je constate au contraire que mon corps s'arrondit, pour confirmer la vieille complicité entre moi et ces instruments. J'ai la conviction, à y réfléchir, de n'avoir pas beaucoup évolué depuis mon enfance. La lecture me faisait m'enrouler de la sorte, de longues heures. Je continue au fond, en me plaçant du côté du conteur d'histoires. C'est un peu cette image de mouvement, que je voudrais laisser avant de partir, plutôt que celle d'une illusoire immobilité.

Tu comprendras aisément que tant de pas « dansés en écriture » me laissent épuisée. C'est le cas au moment où je reprends le fil de cette lettre. Me croiras-tu si je te dis que j'ai passé plus de deux heures pour à peine neuf lignes, que je veux bien qualifier de bonnes, en attendant la relecture – la tienne ou la mienne – impitoyable. Je vais aller marcher dans la neige, sentir le froid vivifiant. J'ai consacré la fin de la journée à relire les premières nouvelles pour commencer la correction.

J'ai retrouvé avec plaisir ton patient travail d'annotation, écrit de ton écriture serrée, qui demande une extrême attention. Mais cela renforce mon exigence. J'ai l'impression que le manuscrit se polit, que chaque mot trouve sa résonance, après qu'on en a vérifié ensemble l'accord. Tu m'ouvres aussi des pistes, où je dois m'engager, coûte que coûte. Je t'avoue que je proteste parfois et à haute voix !

Mais chaque fois, le trait fait mouche. Et même si tes propositions peuvent parfois m'agacer, je découvre toujours dans cette lutte avec tes suggestions, la rigueur qui les sous-tend. Je m'y engage sans assurance, tu le sais. Mais le combat en vaut la peine, car ce nouveau parcours me redonne le plaisir d'écrire, en ayant, cette fois-ci, la sensation absolument magique d'atteindre un autre espace du texte, une autre densité de mes personnages. Pour la même raison, j'aime assister à des répétitions.

-

Peut-être t'ai-je déjà raconté, lors de notre séjour à Dubrovnik, ce qui constitue encore pour moi l'émotion esthétique la plus forte, intacte près de cinquante ans plus tard. Karajan répétait la *Neuvième* de Beethoven dans la cathédrale que nous avons revue tellement endommagée. J'avais dix-huit ans. Je voyageais pour la première fois de ma vie. Assise sur les escaliers, dans cette ville de marbre blanc, baignée de la lumière adriatique, j'ai écouté la répétition. Elle a duré des heures. On n'entendait pas les paroles du maître; on découvrait seulement l'effet sur la musique.

On percevait, grâce aux reprises successives, parfois de deux mesures, parfois du tout début d'un mouvement, ce que la musique gagnait en profondeur, en dépouillement, en beauté. Je crois que cette expérience a conforté mon goût de retrouver derrière l'œuvre achevée, les ébauches multiples. Le seul intérêt pour moi de certaines expositions de peinture réside dans le va-et-vient révélé du croquis à la toile. Je vois le geste du peintre, son combat et son acceptation. Je sens la nécessité vitale de l'art, son humanité.

À mon humble niveau, tu me vois donc à la tâche. Ce que je dois ignorer, tu t'en doutes, pour avoir la force de continuer, c'est l'intérêt de ce nouveau texte pour le monde des livres. Tu le connais pour y circuler tellement à l'aise, sûr de tes choix, de tes partis pris. Moi, j'y avance à reculons. Une seule librairie près de chez moi est un moment de bonheur, parce que j'y rencontre le libraire. Il me laisse à peine le temps de jeter un coup d'œil effaré devant les piles de nouveaux ouvrages, au demeurant parfaitement mis en valeur, et le voilà qui me sort de derrière le comptoir, son choix, toujours adapté à mes besoins du moment. Je remarque que tu fais de même à distance.

Merci à vous deux de m'épargner cet état de panique. À ce prix seulement, je peux acheter des livres. Sinon, rien ne vaut pour mon plaisir de lectrice, l'atmosphère d'une bibliothèque municipale, où je peux rester des heures à ouvrir des livres au hasard et à me laisser emporter par des récits disparates.

-

Au risque de te lasser, je dois te parler de l'île ce matin. Le dégel annoncé se précise. Au lever du jour, tout est devenu mouvement. Les poussées antagonistes de la marée et du fleuve se sont accentuées. Un chenal d'eau bleue s'est ouvert où danse la lumière. Le grain de la neige a changé. Il devient poreux. Le soleil incruste des éclats. Le plus surprenant reste la

mobilité de tout le paysage. Outre le glissement puissant de l'eau que contre en sens inverse la résistance des glaces, l'ombre des arbres agités par le vent se projette au sol. Tout bouge.

Je m'arrête de travailler. Plutôt, je *dois* m'arrêter. L'écriture est vaine à cet instant. Ma seule nécessité est dans ce regard sur le paysage qui m'entoure. J'apprivoise le présent. J'abdique devant l'évidence de la beauté, dont je suis sûre qu'elle est, au sens strict du mot, essentielle, parce qu'elle me dépasse et m'intègre. Je peux bien sûr, continuer mon travail d'artisan. Je suis venue pour ça. Mais ce matin, l'île me défie et me comble. Elle me ramène à la juste mesure de ce passage. Il s'agit d'être là, dans l'interstice du bonheur, la certitude du vivant.

Rien ne m'éloigne pourtant de mes frères humains, je dirais, au contraire. Je sens gronder la voix des matamores américains, tout près de moi, à vol d'oiseau. J'entends les cris des fondamentalistes qui appellent à la guerre sainte, dans les rues des villes orientales. Je sais cela dans mon impuissance même. J'accepte juste de regarder, dans l'entre-deux-guerres, les bandes bleues des falaises et de l'eau. L'image me vient, paradoxale mais superposée, du Nil. Le sable est soulevé comme la neige ici, sur les rives gelées. Le regard se perd dans le tremblement de la chaleur, là-bas. Le silence est celui du désert. Le monde, heurte la rive, fort de sa belle éternité. Je n'ai plus peur.

-

Je n'ai pas travaillé aujourd'hui. J'ai laissé s'écouler le jour. Je n'ai à aucun moment senti la moindre culpabilité ; ce qui peut s'apparenter à un événement dans ces circonstances où j'ai, tu le sais, fixé un terme à mon séjour et donc à ce manuscrit. J'ai regardé décroître la lumière. J'ai d'ailleurs pris conscience de sa courte durée. As-tu déjà capté, à l'œil nu, lors d'un coucher de soleil en bord de mer par exemple, la vitesse de sa disparition ? N'est-ce pas vertigineux de percevoir le mouvement cosmique, d'autant plus fort si l'on imagine, que nous sommes partie prenante de cette rotation. Il n'y a aucun romantisme à cette observation. Plus profondément, nous renouons avec la peur ancestrale, inscrite en nous, de la disparition du soleil et l'évidence de nos limites.

Le relief de ce côté de l'île rend plus nette la brièveté du jour. La colline qui surplombe la rive dissimule la lumière du couchant. L'ombre avance par touches successives de bleu et de gris. J'ai attendu de la voir noircir le tronc des arbres et je suis montée sur le plateau. Chaque pas s'est avéré difficile.

Il a beaucoup neigé, durant la nuit. J'ai suivi les traces de raquettes laissées, dans sa promenade matinale, par mon unique voisin. Il est traducteur. Je l'aperçois à sa table de travail, quand je passe. Il me devance toujours dans les chemins effacés, entre les érables.

Je suis allée, loin sur les plaines. La neige alterne des étendues cristallines et des zones plus mates selon le tracé de la lumière déclinante. J'aurais voulu apercevoir l'autre côté de l'île, pour circonscrire tant de solitude. Le crépuscule a dilué la courbe légère de l'horizon. Je suis rentrée plus lentement encore, envoûtée par les fantasmagories du sous-bois et le bruit soyeux de la neige.

À toi.

-

Mireille Diaz-Florian vit à Paris et publie dans diverses revues (théâtre, poésie, nouvelles, articles critiques). Elle a édité une biographie, des recueils de poésie et de récits. Elle anime des ateliers d'écriture et organise des lectures.
